

J.M.G. LE CLÉZIO

**Le flot
de la poésie
continuera
de couler**

Avec la collaboration de
DONG QIANG



Philippe Rey

Du même auteur

Le procès-verbal, Futuropolis/Gallimard, 1963 ; Folio, 1973

La fièvre, Gallimard, 1965

Le déluge, Gallimard, 1966

L'extase matérielle, Gallimard, 1967 ; Folio, 1993

Terra amata, Gallimard, 1967

Le livre des fuites, Gallimard, 1969

La guerre, Gallimard, 1970

Hai, Skira, 1971

Les géants, Gallimard, 1973

Voyages de l'autre côté, Gallimard, 1975

Les prophéties du Chilam Balam, Gallimard, 1976

Mondo et autres histoires, Gallimard, 1978 ; Folio, 1982

L'inconnu sur la terre, Gallimard, 1978

Désert, Gallimard, 1980 ; Folio, 1985

Trois villes saintes, Gallimard, 1980

La ronde et autres faits divers, Gallimard, 1982 ; Folio, 1990

Relation de Michoacan, Gallimard, 1984

Le chercheur d'or, Gallimard, 1985 ; Folio, 1988

Voyage à Rodrigues, journal, Gallimard, 1986 ; Folio, 1997

Le rêve mexicain ou la pensée interrompue, Gallimard, 1988 ; Folio, 1992

Printemps et autres saisons, Gallimard, 1989 ; Folio, 1991

Onitsha, Gallimard, 1991 ; Folio, 1993

Étoile errante, Gallimard, 1992 ; Folio, 1994

Pawana, Gallimard, 1992 ; Folio, 1994

Diego et Frida, Stock, 1993 ; Folio, 1995

Ailleurs, entretiens avec Jean-Louis Ézine sur France Culture, Arléa, 1995 ;
Arléa-Poche, 1997

La quarantaine, Gallimard, 1995 ; Folio, 1997

Poisson d'or, Gallimard, 1996 ; Folio, 1999

La fête chantée, Gallimard, 1997

Gens des nuages, en collaboration avec Jemia Le Clézio, photographies de Bruno Barbey, Stock, 1997 ; Folio, 1999
Hasard suivi de *Angoli Mala*, Gallimard, 1999 ; Folio, 2001
Cœur brûle et autres romances, Gallimard, 2000 ; Folio, 2002
Révolutions, Gallimard, 2003 ; Folio, 2004
Peuple du ciel suivi de *Les bergers*, Folio, 2003
L'Africain, Mercure de France, 2004 ; Folio, 2005
Ourania, Gallimard, 2006 ; Folio, 2007
Raga, approche du continent invisible, Seuil, 2006 ; Points, 2007
Ballaciner, Gallimard, 2007
La grande vie suivi de *Peuple du ciel*, Gallimard jeunesse, 2008
Ritournelle de la faim, Gallimard, 2008 ; Folio, 2010
Histoire du pied et autres fantaisies, Gallimard, 2011
Tempête, deux novellas, Gallimard, 2014 ; Folio, 2017
Alma, Gallimard, 2017
Bitna, sous le ciel de Séoul, Stock, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019
Quinze causeries en Chine, Gallimard, 2019
Chanson bretonne suivi de *L'enfant et la guerre*, Gallimard, 2020

Les poèmes figurant dans cet ouvrage ont été traduits du chinois conjointement par J.M.G. Le Clézio et Dong Qiang, sauf : *Plainte d'une jeune mariée dans son boudoir*, par Jiang Yuanqiu ; *La Cithare aux cinquante cordes*, par Shi Xueying ; *La Fin du ciel*, par Zhang Lu.

Dong Qiang a composé le lexique.

Les titres des poèmes sont reproduits en fin de volume.

Conception graphique : Stéphane Rébillon

© 2020, Éditions Philippe Rey

7, rue Rougemont – 75009 Paris

www.philippe-rey.fr

ISBN : 978-2-84876-842-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Introduction

Je suis entré dans la poésie Tang presque à l'improviste, mais non par hasard, en lisant le poème de Li Bai *Assis devant le Mont Jingting*, publié en anglais dans une anthologie de 1962. Je me souviens de mon exaltation à découvrir ce poème, qui met face à face un homme et une montagne. À cette époque, les préoccupations écologiques n'avaient pas encore vraiment atteint le grand public. La montagne était plutôt un paysage, qu'on disait sublime et qui exaltait le courage de certains et les invitait à l'escalade. Li Bai dans son poème ne dit rien d'autre que cette évidence : un lieu d'immobilité et de majesté (le nom du mont Jingting contient le mot qui signifie la « révérence ») devant lequel l'être humain, dans sa faiblesse et son impermanence, ne peut rien faire d'autre que s'asseoir et regarder.

La poésie, telle qu'elle a été pratiquée dans la littérature européenne (par les Grecs, les Latins, puis les écrivains modernes de langues romanes ou saxonnes), nous a habitués au mouvement, au passage des émotions, aux désirs, aux passions. *Assis devant le Mont Jingting* de Li Bai m'apportait autre chose, à quoi je n'étais pas préparé par mon éducation, par mon langage : une plénitude, une paix intérieure. Cette paix n'était pas difficile à atteindre. Il suffisait de s'asseoir et de regarder. Il n'était même pas besoin d'une montagne de *Révérence*. Pour ma part, après avoir lu les vers de Li Bai je me suis rendu non loin de Nice, dans la vallée du Var, et, quittant la route, j'ai marché sur un sentier encaissé jusqu'à un point où je me suis trouvé face à la falaise rocheuse, une paroi abrupte, crayeuse, glabre. J'ai écrit ce mur de montagne dans un petit carnet, comme si je le dessinais avec les mots. Plus tard dans ma vie, j'ai recommencé l'expérience devant le rocher volcanique du Morne, au sud de l'île Maurice. Non pas pour évoquer une histoire tragique (celle des esclaves marrons se jetant dans le vide pour

échapper à la milice du gouverneur Darling), mais pour ressentir ce pan de roche, pour m'en imprégner, pour devenir un avec lui.

Les montagnes, la nature tiennent une place majeure dans la création poétique au temps de la dynastie Tang (VII^e au X^e siècle). Les artistes, les peintres ont choisi souvent de représenter des paysages pour s'exprimer – ce fut le cas, notamment, de Wang Wei qui peignit un sublime portrait de collines dans leur ondulation pétrifiée. D'une façon générale, ce sont les éléments naturels qui les inspirent : les feuilles des arbres, les lignes de la forêt, les ruisseaux, les lacs, ou les rochers. Qu'y voyaient-ils, que nous avons désappris à voir ? En structurant à l'excès les paysages urbains, sans doute avons-nous brisé un secret, ou rendu inintelligible un langage différent de la parole humaine. L'apport des anciennes croyances – selon lesquelles chaque chose, chaque être contient un « esprit » – est demeuré puissant dans la culture chinoise. C'est le lien que la philosophie entretient avec le chamanisme et avec les croyances liées au Tao. Il ne s'agit pas d'une vague mystique, d'un ésotérisme de substitution qui nous permettrait de retourner à un âge d'or, de retrouver nos « racines ». Qui pourrait y croire, dans notre univers de sur-urbanisme et de rationalité ?

La poésie Tang – je voudrais dire toute la poésie – est sans doute le moyen de garder ce contact avec le monde réel. C'est une poésie symbiotique, qui nous invite au voyage hors de nous-mêmes, nous fait partager les règnes, les durées, les rêves. Lorsque j'ai lu pour la première fois Li Bai, après l'instant de sidération causée par l'évidence du message j'ai ressenti cette invitation avec une urgence extraordinaire, je ne me suis pas écrié : « Comme cela est joliment dit ! » Je n'ai pas voulu en lire plus. Je me suis précipité au-dehors, pour rechercher la montagne, *ma* montagne de *Révérance*, devant laquelle je pourrais m'asseoir, regarder, pour ne faire qu'un avec elle.

Par la suite, bien sûr, j'ai voulu en savoir davantage. Dans les bibliothèques, j'ai emprunté tous les livres que j'ai pu trouver sur cette époque lointaine. J'ai lu les *Analectes*, le *Zhuangzi*, puis plus tard les pensées si originales de Mengzi, de Mozi. J'ai découvert peu à peu le continent immense de la littérature chinoise, qu'on dit classique, mais qui à bien des égards est actuelle. Ainsi, j'ai pu lire les belles traductions faites au XIX^e siècle par Hervey de Saint-Denys et par Judith Gautier.

Plus tard encore les traductions assez libres du poète Ezra Pound – dans lesquelles il appelle Li Bai *Rihaku* et la ville de Chang'an *Chokan* !

Plus récemment, en lisant le grand artiste et écrivain chinois Mu Xin, auteur de *An Empty Room*, traduit par Toming Jun Liu, j'ai éprouvé très exactement ce qu'il décrit dans sa nouvelle *Le Jour où j'ai cessé d'être un enfant* lorsque, en recevant comme cadeau un bol en céladon, le tout jeune narrateur privé de lectures de poésie se remémore des vers merveilleux qu'il a appris dans un manuel de céramique :

*La pluie passe, le ciel devient céladon, les nuages s'écartent
Et le ciel fait la céramique avec sa couleur*

Car c'est la force de cette poésie que d'être lue à toute époque, et en toutes circonstances. Simplement, pour changer d'univers. Ce livre est aussi un livre d'amitié. Il doit beaucoup à ma rencontre avec un homme étonnant, le professeur Dong Qiang, poète, érudit et calligraphe. Au long des années, au fil de nos rencontres, est né le projet de recueillir les poèmes de la dynastie Tang, de proposer une nouvelle traduction en langue française. Ensemble nous avons choisi les poèmes, comme les moments les plus représentatifs de cette dynastie exceptionnelle. Grâce à cette nouvelle lecture, nous avons découvert le profond humanisme de la poésie Tang, née au milieu de la tourmente des guerres et des famines, dans l'incertitude du lendemain. Malgré l'abîme du temps écoulé, en lisant ces poèmes nous avons ressenti une proximité avec les artistes de cette époque, nous avons compris à quel point elle ressemble à la nôtre. C'est cette émotion que nous souhaitons partager.

Une révolution poétique

L'an 700 inaugure en Chine une ère nouvelle particulièrement brillante, presque un siècle après la fondation de la dynastie Tang. Au même moment, l'Europe occidentale connaît l'effondrement de la dynastie mérovingienne et l'avènement de l'empire de Charlemagne, puis les déchirements qui aboutiront à la division du royaume et à la prise de pouvoir de la dynastie de Hugues Capet. En ce temps, la Chine, deux fois millénaire, est sans doute la partie la plus civilisée du monde. Avant les Tang, à l'époque des Han, elle a produit de grands poètes, des savants, des philosophes, dont l'héritage est diffusé lentement par les voyageurs arabes jusqu'en Italie et en Espagne.

La dynastie Tang entre dans une grande prospérité malgré les violences qui suivent la prise de pouvoir de Taizong. Cette période, nommée « Tang Prospère » par des historiens chinois, constitue un des premiers actes de la Chine moderne. La féodalité existe encore, avec ses rivalités locales et ses règlements de comptes, mais la société qui se développe autour du monarque et de la capitale Chang'an (aujourd'hui Xi'an) est entièrement nouvelle. C'est le règne de l'art, de la poésie, de la musique. La société traditionnelle se féminise, développe un art de vivre et un goût pour le raffinement jusque-là inédits. Les femmes y tiennent un rôle de plus en plus important, que traduit la mode des robes longues, des coiffures en chignon, des bijoux, ainsi que la revalorisation des instruments de musique, le *qin*, une cithare horizontale à tenons mobiles, et la *pipa*, une sorte de mandoline. Le chant, la composition deviennent populaires. Certaines femmes y ont excellé à l'époque des Han, telle Ban Jieyu, auteure, en l'an 50 avant notre

ère, d'un délicat poème sur l'éventail d'une courtisane, symbole de son amour déçu :

Chant triste

*D'une étoffe de soie fine fraîchement découpée
Immaculée comme la neige ou le givre
J'ai fait l'éventail rond, symbole du couple parfait
Il a la plénitude de la lune au ciel
Il sort de votre manche et retourne près de votre cœur
Et à chaque agitation vous ressentez la brise
Je crains pourtant que l'équinoxe d'automne n'arrive
Que le vent froid ne vienne à bout de la chaleur
Car, éventail abandonné dans quelque coffre en bambou
Notre amour s'interrompra en plein milieu du cours*

Le *Shi Jing*¹, prodigieux héritage littéraire, est toujours la référence absolue de la culture chinoise. Mais, à l'avènement de la dynastie Tang, la poésie pour ainsi dire se sécularise, devient à la fois populaire et officielle : nul ne peut accéder à une charge au gouvernement ou au service public sans démontrer sa capacité à interpréter ou à composer un poème. C'est la raison de la tradition (sans doute imparfaitement réalisée) de l'examen littéraire qui structure le pouvoir exécutif dans la Chine des Tang et l'origine de la légende des « mandarins », ces administrateurs lettrés.

Les règles de cette poésie sont loin d'être nouvelles. Elles ont été instituées au long de l'histoire littéraire de la Chine. Sous la dynastie Tang, ces règles ne sont pas remises en question : bien au contraire, elles sont accentuées, rendues encore plus complexes et intransgressibles (on en reparlera plus loin). L'idéal de la poésie Tang est le quatrain, composé de vers de sept caractères, rimés, avec rappel de rimes intérieures, et respect de l'ordre des tons (au nombre de quatre). Cela aurait pu constituer l'exemple parfait de l'alexandrinisme, un carcan rigoureux qui empêche toute liberté d'inspiration ou d'expression. Bien au contraire, le prodige est que ces poètes y trouvent leur bonheur, et parviennent à donner ce sentiment contradictoire de spiritualité et de rigueur – c'est pourquoi ils furent considérés, déjà en leur temps, comme le parangon du classicisme.

Pourtant, on va le voir en lisant certains de ces poèmes, il n'y a rien de moins « classique » que la poésie Tang. Les sentiments y tiennent une place

majeure, les sensations sont toujours à fleur de peau, la vie y foisonne. La poésie traditionnelle chinoise bénéficie de la structure grammaticale de sa langue : les articles n'existent pas, les conjugaisons des verbes sont absentes, les pronoms personnels n'y sont que rarement mentionnés. Cependant, c'est sans doute en Chine, à l'ère des Tang, que le lyrisme est le plus éclatant. Chaque poème se suffit à lui-même, il est une énigme que résout le dernier vers, dans une construction en miroir. S'il satisfait le sens de l'équilibre cher à la pensée chinoise (et au taoïsme), il est aussi ouvert sur une multitude de sens et de sensations, comme pour résonner à l'infini.

La poésie en Grèce ou au Latium avait connu des artistes qui chantaient accompagnés de la lyre ou de la flûte de Pan. Mais leur inspiration restait contrainte par l'héritage des mythes, par le poids de la légende. Ovide a bien composé des poèmes amoureux, mais le plus personnel de ses aveux (dans les *Tristes*) reste une plainte égoïste sur ce qu'il a perdu dans son exil, la société mondaine de Rome et les festins.

Les poètes de la dynastie Tang sont les précurseurs de tout ce que la littérature inventera plus tard, en Italie au moment de la Renaissance patronnée par Pétrarque, en France avec les membres du groupe littéraire de la Pléiade, et même si l'on fait un bond dans le temps, à l'époque du romantisme de Lord Byron, de Shelley, de Musset. Les poètes Tang ont écrit leurs odes et leurs sonnets quatre cents ans avant la poésie persane d'Omar Khayyâm, neuf cents ans avant Ronsard et Du Bellay, près de mille ans avant Shakespeare. Pour trouver un tel développement dans la poésie lyrique, il faudrait, non pas voyager dans le temps, mais plutôt dans l'espace et trouver, à l'autre versant du monde, la poésie aristocratique et désespérée de l'Empire aztèque au xv^e siècle, avec le prince Netzahualcôyotl, à la veille de la destruction de cette civilisation par la conquête espagnole.

Aussi l'ère des Tang est-elle un moment dans la culture chinoise, entre des vagues de violence. Avec la conquête du pouvoir par Taizong et Xuanzong, elle entre dans la plus grande prospérité et s'achève vers le début du x^e siècle par l'éclatement de l'empire, qui se réunifiera avec l'instauration de la dynastie Song. Puis, quelque deux cents ans plus tard, par l'apparition d'un nouveau règne, celui des envahisseurs mongols Gengis Khan et Kubilaï (inclus dans la grande suite des règnes chinois sous le nom de la dynastie Yuan). Mais ce moment des Tang (loin d'être bref, puisqu'il dura

de 618 à 907) a laissé une trace indélébile dans la civilisation chinoise, l'exemple d'une perfection dans l'art, et aussi l'avènement d'une pensée individuelle véritable, c'est-à-dire de la conscience de soi, de la liberté d'expression et du libre arbitre. L'on parle de cette ère comme d'un classicisme, c'est-à-dire, si l'on traduit, d'un conformisme. Je voudrais pour ma part y voir plutôt une révolution, l'avènement de la modernité. Il pourrait être dit une Renaissance². Les poèmes qui vont suivre en donnent la preuve.

Notes

1. *Shi Jing*, c'est-à-dire « Le Livre des poèmes » ou « Classique des vers », est le premier ouvrage chinois collectant l'ensemble des poèmes traditionnels, au nombre de 305, certains composés sous la dynastie Shang en 1600 avant notre ère, et fait partie des grandes compilations de Confucius. Le travail de Confucius consista surtout à trier les poèmes, à les classer en différentes catégories et à préciser les musiques qui devaient les accompagner, puisque tous les poèmes à l'origine étaient chantés. Confucius affirma qu'il n'est pas possible de parler correctement la langue chinoise sans avoir étudié ce livre.
2. Le terme « renaissance », tel que forgé au XIV^e siècle par le poète Pétrarque et le novelliste Boccace, n'existe pas en langue chinoise. Le mot le plus approprié serait sans doute « retour vers la tradition » (*fu gu*) qui n'exprime pas tout à fait la même idée. Le mouvement initié en Italie s'appuyait sur les « classiques » grecs et latins, mais impliquait aussi la critique des « scolastiques » – entre autres du moine Abélard et du théologien Scot Érigène. Le champion de la nouvelle vision de la culture fut sans conteste Desiderius Erasmus, savant hollandais (1466-1536) qui inspira l'esprit de la Réforme, plus particulièrement la pensée de Luther. Bien évidemment, la religion ayant toujours été au second plan en Chine, de telles révisions des valeurs et proclamation de la laïcité ne furent jamais nécessaires.